

Boire à Hamrah. Une jeunesse nostalgique à Beyrouth?

Nicolas Dot-Pouillard

▶ **To cite this version:**

Nicolas Dot-Pouillard. Boire à Hamrah. Une jeunesse nostalgique à Beyrouth?. Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen: loisirs, cultures et politiques, La Découverte, pp.340, 2013. halshs-00862296

HAL Id: halshs-00862296
https://shs.hal.science/halshs-00862296

Submitted on 16 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Boire à Hamra : une jeunesse nostalgique à Beyrouth ?

Nicolas Dot-Pouillard, chercheur MAEE à l'Institut français du Proche-Orient (IFPO)

Un art diurne de la flânerie, lié à la sociabilité particulière des cafés, notamment en terrasse, marque historiquement, avec des flux et reflux, la rue Hamra. Il est aussi synonyme d'une certaine forme de consumérisme marchand : l'espace public est celui des banques et des magasins de mode et de prêt-porter. Située dans la partie ouest de Beyrouth, Hamra a désormais supplanté, la nuit, la mythique rue Monnot, à l'Est, haut-lieu de la « *Nightlife* » libanaise des années 1990, aujourd'hui désertée. Elle concurrence maintenant la rue Gouraud et les quartiers de Gemmayzé et de Mar Michael. Le caractère festif de la rue et du quartier y est cependant moins lié à l'univers des Night Clubs qu'à celui des Pubs ou des cafés. L'attrait pour les noms anglo-saxons y est marqué : *Rabbit Hole*, *Captain's Cabine*, *Main Street*, *Butter Mint*. Déjà, les années 1960 ne dérogeaient pas à la règle, entre *Horse Shoe*, *Duke of Wellington* et *Jack's Hideaway*, ce en dépit du fait que les jeunesses de l'époque se réclamaient en partie, peu ou prou, d'un « anti-impérialisme» marqué.

Hamra a aussi son capital culturel propre : théâtres et cinémas (*al-Medina*, *Metro*), petites salles de concert dédiées à une nouvelle scène musicale libanaise alternative (*Democratic Republic of Music*), librairies (*Orientale*, *Antoine*), éditeurs et grands quotidiens (*as-Safir*)tracent des points de continuité avec la période de l'avant-guerre civile. Hamra était alors l'un des épicentres politiques et culturels de la ville. Le local vide et abandonné du théâtre *Picadilly,* son enseigne éteinte, en sont les derniers témoignages. Quartier-carrefour, il agrège également des groupes sociaux hétérogènes. Le monde des affaires et des industries de services ne cesse d'y côtoyer aussi certains « damnés de la terre ». La mendicité et le travail précaire journalier – cireurs de chaussures, vendeurs à la sauvette de DVDs copiés - associent plusieurs générations : les plus âgés sont pour certains libanais. Les plus jeunes, souvent mineurs, regroupent Palestiniens venus des camps de réfugiés, Kurdes, gitans (*nawar*), apatrides et sans-papiers (*bidun*), Syriens. Les prostitués, souvent venues des pays de l'est, exerçant pour certaines d'entre elles dans le quartier adjacent de 'Ayn al-Mreissé, sont regroupées dans quelques hôtels miteux situés dans les rues perpendiculaires de Hamra.

Le passé ou le présent : des jeunesses divisées

Hamra est ainsi un espace saturé de contradictions, politiques et sociales. Le succès enregistré ces dernières années par la minuscule rue 78, une petite allée faisant la jonction entre la rue Hamra et la rue Maqdissi, et la dynamique qui y fut lancée par l'ouverture du *Dany's* en 2008, donnent au flâneur inattentif l'image d'un quartier à caractère cosmopolite et « postmoderne », en forme de Babel transnationale : la jeunesse étudiante bilingue, souvent issue des classes moyennes et des élites libanaises de l'American University of Beirut (AUB) et de la Lebanese American University (LAU), qui se trouvent aux alentours de Hamra, y croise le flot incessant des expatriés - travailleurs dans les organisations non gouvernementales, jeunes journalistes et chercheurs, fonctionnaires d'institutions internationales, étudiants étrangers.

Dans la petite allée de l'espace commercial *Estral*, le *Madame Oum*, le *Meyzan,* le *Marc's Place* – un jeu de mots délibéré autour du nom de l'auteur du *Capital* - et le *Bobo* marquent une certaine différence. Une autre jeunesse, sans doute plus politisée, y a élu domicile : le petit monde alternatif des artistes libanais y croise celui de jeunes activistes de la gauche radicale et du Parti communiste libanais, de jeunes palestiniens travaillant dans différentes organisations non gouvernementales, ou, plus récemment, celui de certains opposants syriens. Ces espaces ne sont pourtant pas complètement étanches les uns aux autres: l'ouverture continue de cafés et de pubs depuis plus de huit ans et le jeu incessant des modes perdues et retrouvées favorisent une forme de nomadisme festif nocturne, où les différents publics sont toujours susceptibles de se croiser.

Mais le contraste entre deux jeunesses, aux pratiques et aux cultures différenciées, est saisissant. Il dessine deux modes d'appropriation des cafés de la rue, qui se jouent communément sur le registre de l'imitation. Une certaine jeunesse hamraouie vit l'univers festif du quartier de manière globalisée : il est alors de plus en plus difficile de distinguer les soirées de Hamra de celles en vogue à Paris, New York ou Barcelone. L'utilisation de l'anglais comme dialecte courant, l'univers musical accompagnant les soirées de certains pubs - pop, soul, funk, musiques électroniques -, les modes vestimentaires suivant les dernières tendances mondialisées, participent d'un Hamra de plus en plus vécu comme un lieu postmoderne et hors-sol. La catégorie temporelle maîtresse reste un certain « présentisme auto-suffisant », selon la définition qu'en fait François Hartog : le rapport à l'histoire propre de Hamra y est inexistant ; la fête s'associe à la catégorie de l'oubli du passé ou des soucis du futur. Une autre jeunesse, cette fois-ci plus politisée, cherche encore « sous le macadam, les pavés », selon la belle formule de Daniel Bensaïd. La rue y est vécue sous le mode d'une appropriation nostalgique d'un passé enfoui. A Hamra, l'art de la flânerie et l'hédonisme du lieu ne dessinent pas l'image d'une jeunesse homogène.

Un âge d'or perdu ?

Hamra reste en effet le centre symbolique d'une certaine jeunesse se vivant comme l'héritière politique de générations qui l'ont précédée. Elle peut être composée de militants explicitement encartés dans une des nombreuses formations des gauches libanaises, ou pratiquant le politique dans la sphère associative ou médiatique – les quotidiens *al-Akhbar* et *as-Safir* - mais c'est aussi celle, simplement, des fils et filles d'anciens activistes, la retrouvaille autour de l'espace du café dessinant encore d'étranges réseaux dans lesquels le familial et le partisan se croisent aisément. La foule des étrangers européens et nord-américains, résidents ou de simple passage, se réclamant qui des extrêmes-gauches, qui du mouvement altermondialiste, y échoue aussi naturellement.

Le vocable et les références de cette jeunesse tracent des points de continuité avec le Hamra des années 1960 et 1970, dont les cafés étaient les réceptacles d'une génération à l'époque marquée par une radicalisation à la gauche du spectre politique, et ce à une échelle globalisée, et par une certaine proximité avec le mouvement national palestinien. Rétrospectivement, le Hamra étudiant de cette période est vu comme un âge d'or perdu, avec ses événements fondateurs. Les mouvements de grève et d'occupations étudiantes de l'American University of Beirut, entre 1967 et 1975, la figure dirigeante d'un Muhammad Dajani, membre de l'Union générale des étudiants palestiniens (GUPS), et la forte implantation du mouvement palestinien Fatah dans les conseils étudiants de l'AUB, donnent aussi à Hamra et à ses alentours une coloration politique tiers-mondiste. La jeunesse militante et intellectuelle magnifiant la geste activiste de la « révolution

palestinienne » peut certes en partie s'agréger à l'époque autour de lieux de sociabilité situés dans un quartier n'ayant pas de caractère véritablement populaire, antithèse architecturale et sociale des camps de réfugiés palestiniens de Sabra, Chatila, Mar Elias ou Tall al-Za'tar.

Le déclenchement de la guerre civile libanaise, en avril 1975, et la militarisation du politique, participent d'une crise lente et progressive des cafés de Hamra comme réceptacles intellectuels de la gauche et des mouvements nationalistes libanais. L'occupation israélienne de Beyrouth en septembre 1982, le retrait des palestiniens du Liban à la même époque, la montée d'une résistance libanaise aux troupes israéliennes au caractère islamique de plus en plus prégnant, traduisent une « fin de partie » : la conjoncture historique est celle d'un déclin des forces de gauche et nationalistes, et la fin d'une certaine génération politique. Signe des temps et d'une crise prolongée, les cafés emblématiques, dans les années 1960 et 1970, de la gauche ont pour la plupart tous fermés, à l'instar du *Moka* et de *l'Express*. Ils ont été remplacés, au cours des années 1990 et 2000, par des centres bancaires, des magasins de prêt-à-porter ou de nouvelles chaînes de cafés et de restaurants vendant des burgers. Comme si, en définitive, une certaine forme de consumérisme néolibéral et globalisé avait définitivement pris le pas sur les utopies de gauche et tiers-mondistes des années 1960 et 1970.

La fin de la guerre civile, au début des années 1990, permet cependant de faire quelque peu revivre la tradition. Une timide réappropriation d'un héritage militant est tentée. *Abou Elie*, *Chez André* (depuis rebaptisé en *Regusto*), le *Baromètre*, *Walimat Warde*, *Zico's House*, permettent aux jeunes générations ayant échappé au conflit militaire de croiser parfois celles formées dans le terreau tiers-mondiste et gauchisant d'autrefois. C'est cependant moins la croyance dans les lendemains qui chantent qu'une certaine mélancolie désenchantée qui pointe maintenant à l'horizon.

Une politique de la nostalgie : « When All This Revolution Melts Into Air »

Signe des temps de jeunes générations marquées à gauche en mal d'événements fondateurs récents : l'intérieur tamisé du *Baromètre* affiche fièrement la une du quotidien *as-Safir* de mai 2000 célébrant le retrait des troupes israéliennes du sud-Liban. « *Al-janub yuhariru al-watan* » (le sud libère la patrie) : le départ des israéliens est cependant à mettre à l'actif, à l'époque, d'un Hezbollah ayant depuis longtemps éclipsé de la scène politico-militaire les organisations de gauche et nationalistes arabes, qui n'écrivent désormais l'histoire qu'en pointillé.

L'héritage avec le nationalisme « anti-impérialiste » d'autrefois semble alors plus souvent esthétique que politique. Les idéaux progressistes, « laïcs » ou « nationalistes arabes » se vivent ainsi aujourd'hui, dans ces cafés, moins en fonction d'un temps présent que d'un passé parfois mythifié et célébré de manière uniquement hédoniste et festive. C'est la musique des années phares de la gauche et du Mouvement national libanais que cette jeunesse engagée écoute : Zyad Rahbani, Marcel Khalifé, Cheikh Imam, contant une « libération de la Palestine » et une « révolution arabe » espérées. L'alcool, la danse et le tabac s'associent alors facilement : la rigueur marxiste-léniniste des années 1960 et 1970 a laissé en partie place au syndrome purement libertaire d'une révolution mondiale désormais limitée à la libération des mœurs. La réappropriation d'un héritage de gauche et « progressiste » peut aussi être simplement visuelle :

le petit local du café *Abou Elie*, situé dans le quartier de Caracas, en descendant de Hamra vers la côte, affiche les photos de Mao, Trosky, Guevara ou Castro, les différentes écoles marxistes autrefois opposées se retrouvant étrangement réconciliées, comme si il n'y avait plus d'enjeux politiques fondamentaux dans la concurrence passée des courants qui s'en réclamaient.

Les conversations des jeunes activistes du Parti communiste libanais ou du Forum socialiste - une petite formation d'extrême-gauche de l'après guerre - ne cherchent pas à refaire le monde, mais s'interrogent autour de la défense d'un héritage : on y traite par exemple de la libération avortée, en janvier 2013, du dernier prisonnier libanais « communiste » en France, Georges Ibrahim Abdallah, on y commente les derniers soubresauts de la crise syrienne, on y dénonce pour l'essentiel le bilan jugé catastrophique des Frères musulmans égyptiens et d'En-Nahda en Tunisie, tout en s'interrogeant, sur un mode désenchanté, sur le paradoxe de révolutions arabes qui ont conduit à tout, sauf à une arrivée des gauches au pouvoir. Le parallèle esthétique avec les années 1960 et 1970 est aussi vestimentaire : le keffieh palestinien, littéralement invisible dans les pubs de l'Est de Beyrouth et de la rue Gemmayzé, y est ici omniprésent. Il ne trace pas qu'un parallèle évident avec l'imaginaire radical d'autrefois, mais pourrait tout aussi aisément dessiner une diagonale vestimentaire avec les jeunesses d'extrême-gauche et altermondialistes européennes. Là où de nouvelles pratiques alternatives peuvent émerger, elles ne se réfèrent parfois plus à l'univers de sens de la gauche libanaise : ainsi en est-il du *Bardo*, pub *lounge* réunissant une partie de la communauté homosexuelle de Beyrouth, mais qui se garde prudemment d'être un espace politique. Les pubs explicitement liés à un parti ont un avenir aussi court qu'incertain : le *Red,* fondé par des militants de l'Union des jeunesses démocratiques libanaises (UJDL), proche du Parti communiste, a fermé ses portes en 2012, après une courte durée de vie de deux ans.

La politique de la nostalgie se trouve parfois dépassée par quelques tentatives de renouvellement intellectuel et politique. Le *Zico's House*, non loin de Hamra, rue Spears, accueille dans ses locaux l'association homosexuelle Helem, et ouvre régulièrement ses portes à des intellectuels de la gauche arabe. En novembre 2012, c'est un penseur marxiste syro-palestinien, Salamah Kaileh, qui vient y commenter la crise syrienne. Le *Zico's House* tend ainsi à assurer un certain passage de témoins entre deux générations aux expériences si éloignées, mais aux références communes. A l'hiver 2012, le lancement de *Bidayat* (les commencements), une revue de gauche emmenée par Fawwaz Traboulsi, professeur à la Lebanese American University (LAU), l'une des figures phares de la scène « progressiste » libanaise, au *Walimat Wardeh*, a permis de réunir l'espace d'une courte soirée la vieille génération intellectuelle des années 1960 et de jeunes activistes libanais souvent engagés dans les mouvements féministes, de soutien au peuple palestinien, ou antiracistes. Le *Ta Marbouta*, fondé en 2006, se veut à l'avant-garde : l'idéal progressiste y a sans doute dépassé la seule geste mélancolique, pour laisser place à des problématiques qui permettent cette fois de lier le passé et le présent : concerts de groupes de rap palestiniens venus des camps de réfugiés (la *Katibé Khamsé*, Cinquième brigade, originaire du camp de réfugiés de Burj al-Barajné[1]), soirées de solidarité avec les travailleurs migrants au Liban, organisations de cafés sociologiques aux carrefours de nouvelles pensées critiques, littérature et poésie engagées faisant échos aux insurrections arabes - ainsi de la soirée organisée avec le poète tunisien Muhammad al-Saghir Aouled Ahmed en octobre 2012. Lors de la guerre entre le Hezbollah et Israël - *Harb Tamuz* -, en juillet et août 2006, les réunions d'un groupe de jeunes activistes de gauche, de bénévoles associatifs ou encore de militants

[1] Voir vignette de Nicolas Puig dans cet ouvrage

écologistes et LGBT - *Samidun* (ceux qui résistent) - en solidarité avec la « résistance libanaise » s'organisent également dans les locaux du café *Ta Marbouta*.

La rue et ses pavés : une appropriation impossible ?

Les jeunesses militantes qui se réunissent à Hamra semblent ainsi sortir difficilement de l'espace hédoniste du café. Les occasions de politiser l'espace sont aussi rares que comptées. Le plus souvent, c'est la seule question palestinienne qui permet encore d'occuper la rue sur un mode unanime, transcendant, au contraire d'autres quartiers de Beyrouth ou régions du Liban, les affiliations politiques confessionnelles ou partisanes. En décembre 2008 et janvier 2009, lors de l'opération israélienne contre la bande de Gaza, plusieurs manifestations pacifiques partent du théâtre *al-Medina*, au cœur de Hamra, les quelques centaines de manifestants ayant alors confectionné des cercueils symboliques portés jusqu'à l'ambassade d'Egypte dont le gouvernement est accusé de maintenir fermé ses frontières, laissant la population gazouie sous les bombes israéliennes. Depuis, de jeunes militants libanais engagés dans les campagnes de boycott d'Israël se réunissent devant le café *Starbucks* de la rue Hamra, en demandant la fermeture, la chaîne étant suspectée par les milieux de la gauche nationaliste libanaise de soutenir financièrement l'Etat israélien.

Les autres problématiques sont causes de divisions prégnantes. Au printemps 2011, le mouvement pour l'abolition du confessionnalisme politique, en partie emmené par les sections de jeunesses du Parti communiste libanais, de l'extrême gauche, et du Parti social national syrien (PSNS), souhaitait traduire à sa manière la dynamique révolutionnaire à l'œuvre en Tunisie ou en Egypte. Il s'est rapidement divisé en interne sur la question de la crise syrienne, certains organisateurs affichant une sympathie évidente pour le régime syrien, d'autres étant au contraire en faveur de l'insurrection. A l'été 2011, une manifestation de soutien au soulèvement, rue Maqdissi, devant l'ambassade de Syrie, organisée par des jeunes d'extrême-gauche, est violemment attaquée par des défenseurs du gouvernement syrien – les mêmes manifestaient ensemble pour l'abolition du confessionnalisme politique quelques mois auparavant. En juillet 2012, c'est un partisan du régime qui est poignardé à mort par un opposant à Bashar al-Assad, en face du *Café Younès*. Les rapports entre « gauchistes » et jeunes membres du PSNS, dont nombre exercent le métier de serveurs dans les pubs et les cafés de Hamra, sont également entrecoupés de tensions continues. Les autres causes revendicatives ne peuvent donner lieu à des mobilisations d'ampleur. Les rares manifestations de travailleurs migrants sont soutenues à bout de bras par les jeunes activistes libanais de l'Antiracism Movement, sans que cela donne lieu à de fortes mobilisations sociales. A l'été 2012, des manifestations de graffeurs contre la censure au Liban partent de la rue Hamra : elles ne rencontrent qu'un soutien des plus modérés de la part des jeunes militants de la gauche libanaise, certains la décriant comme une cause mineure.

L'avenir incertain d'un certain romantisme

Les jeunes se reconnaissant dans les paradigmes fondateurs des gauches arabes et libanaises ont certes encore en commun avec leurs aînés des années 1960 et 1970 la rue Hamra et son histoire propre. Mais la génération actuelle, au contraire de celle du passé, est en manque singulier de mythes fondateurs présents. Elle est orpheline d'un « Billancourt » - ou d'un « Ghandur », lieu épique des luttes ouvrières libanaises des années 1970 - et d'une rencontre espérée avec des classes populaires lui témoignant une singulière désaffection, depuis la crise structurelle des gauches arabes enclenchée dès la fin des années 1980. La politique de la nostalgie à l'œuvre dans certains cafés et pubs de Hamra, pratiquée par une certaine jeunesse militante rejouant la partition des années 1960 et 1970 sur un mode mélancolique, plus esthétique que politique, fonctionnant sur le mode d'une répétition sans réappropriation, apparaît dans ce sens comme l'un des derniers moyens de faire vivre une tradition, à une heure où les divisions politiques sont plus que prégnantes. La nostalgie est en ce sens la preuve d'un échec historique et structurel des mouvements de gauche, nationalistes et « progressistes » libanais, et d'une génération qui a du mal à trouver sa propre temporalité politique – la seule utopie fondatrice est à rechercher dans les mythes passés, qu'ils soient politiques ou artistiques. En même temps, de manière paradoxale, cette politique mélancolique peut être encore conçue comme le dernier moyen de surmonter la crise des utopies de gauche : une forme d'héritage générationnel se transmet malgré tout.

Sauver la tradition apparaît cependant d'autant plus difficile qu'il s'agit désormais de s'affronter à la concurrence locale de pubs et de cafés s'étant depuis longtemps dégagés du politique, et dont l'esthétique et les modes d'expression musical ou de décors s'avèrent aujourd'hui tout à fait aptes à redynamiser commercialement Hamra, en y attirant une clientèle jeune et étudiante, tout à la fois composée de libanais et d'expatriés, mais dont le rapport à la politique est cette fois-ci empreint d'extériorité. Hamra pourrait donc être aussi décrite comme le lieu d'un affrontement sourd, à l'issue encore incertaine, entre deux jeunesses. La première redessine le visage du quartier de manière postmoderne : elle a définitivement abandonné la recherche d'un « grand » ou d'un « métarécit », idéologique ou politique. La seconde pense l'avoir trouvé, mais il est en un sens passé, et encore en discordance avec le présent.

Ces deux jeunesses, et la conflictualité esthétique et symbolique si épaisse qui peut exister par exemple entre les pubs de la rue 78 et les bars à l'ambiance gauchisante de l'espace Estral, sont elles-mêmes emblématiques des évolutions d'un quartier et d'une rue où la question du devenir de leurs héritages culturels, politiques – voire même architecturaux – reste posée. Le géographe américain David Harvey rappelle que « l'irrésistible attrait » d'espaces urbains dotés d'une « marque de distinction singulière », en forme de véritable « rente de monopole », engendre aussi « une marchandisation multinationale de plus en plus homogénéisante », prompte à en signer l'acte de décès final : « les deux dilemmes –approcher de la commercialisation pure au point de perdre les marques de distinction qui sous-tendent les rentes de monopole, ou construire des marques de distinction si singulières qu'elles sont difficiles à exploiter –sont toujours présents ». Le succès et le caractère tout particulier de la rue Hamra se sont en partie bâtis, historiquement, sur un capital culturel propre associant, à l'inverse d'autres quartiers beyrouthins, l'art de la

flânerie diurne et de la fête nocturne à celui d'une identité tout à la fois politique, artistique et intellectuelle, sachant alors définir ses utopies propres. C'est aussi ce capital culturel qui a participé aux gloires passées et présentes de Hamra. Il est aujourd'hui, aussi paradoxalement que logiquement, en crise, même s'il tend à être défendu par une certaine jeunesse encore politisée. Il est alors parfois difficile de distinguer ce qui relève, dans cette politique de la nostalgie à l'œuvre dans quelques pubs et cafés de Hamra, d'une définitive « fin de partie », au romantisme certes affirmé, mais sans illusion, ou d'une tentative encore incertaine de désensorceler la rue de ses seuls fétiches marchands, se disant que « sous le macadam, les pavés», et peut-être « sous les pavés »…

Bibliographie :

BARDAWIL Fadi A., 2010, *When All this Revolution Melts into Air: The Disenchantment of Levantine Marxist Intellectuals*, Columbia University.

BENSAÏD Daniel, 1995, « En flânant sur le macadam - la ville insurgée de Blanqui et de Benjamin », *La discordance des temps. Essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Editions de la passion, Paris, pp. 221-231.

DOUAIHY Chawqi, 1994, « Être hors de la ville dans la ville : les cafés de Hamra », dans *Du privé au public, espaces et valeurs du politique au Proche-Orient*, Beyrouth, Les Cahiers du CERMOC no 8, p. 71-76

HARTOG François, automne 2010, « Présentisme et émancipation. Entretien avec Sophie Wahnich et Pierre Zaoui », revue *Vacarme*, numéro 53, en ligne, http://www.vacarme.org/article1953.html

HARVEY David, 2008, « l'art de la rente : mondialisation et marchandisation de la culture », *Géographie de la domination*, les Prairies ordinaires, Paris, pp. 23-56.

MERMIER Franck, 2010, « Commémorer la résistance à Beyrouth ouest », MERMIER Franck et VARIN Christophe (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Sindbad/Actes Sud/Ifpo, pp. 185-204.

SAWALHA Assel, 2010, *Reconstructing Beirut: Memory and Space in a Postwar Arab City* (chapt. 5, Cafés Funerals and the Future of Coffee Spaces), Austin, University of Texas Press

TRABULSI Fawwaz, 1997, *Surat al-fata bi-l-ahmar. Ayam fi-l-silm wa-l-harb [Portrait du jeune homme en rouge. Chroniques de guerre et de paix]*, Beyrouth/Londres, Riad El-Rayyes Books.